



Lisa LeBlanc au volant
d'une vie libre
Page E 3



Le retour à Montréal
de **Pina**, sans Pina
Page E 5

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 NOVEMBRE 2014



Sonia Cordeau, Simon Lacroix et Raphaëlle Lalande

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

C'est arrivé une fois au chalet...

Complètement fêlé, **Projet Bocal**
remonte sur scène pour tendrement tourner
le folklore en dérision

FABIEN DEGLISE

Ce qui se passe au chalet reste au chalet? En théorie oui, mais certainement pas pour la jeune et très brillante formation théâtrale **Projet Bocal**, qui a plutôt décidé de tout raconter. Et plus encore.

Le résultat invite d'ailleurs à l'exclamation avec son titre: *Oh Lord*. Il se prépare également à faire planer une douce dérision sur le folklore québécois et sa sacralisation, parfois à outrance, le tout sur les planches de La Licorne à Montréal, et ce, après avoir vu le jour... dans un chalet.

«*C'est là qu'on a eu l'idée*», lance le propriétaire de la résidence secondaire laurentienne, Simon Lacroix, composante masculine du trio formé également par Sonia Cordeau et Raphaëlle Lalande. «*On voulait explorer un univers plus brun avec des tonalités de musique folk que j'aime beaucoup. On voulait aussi rire des clichés que notre gé-*

nération colporte en ce moment sur le passé, rire un peu de cette mouvance trad qui prétend que c'était mieux avant, sans trop savoir si c'est vrai.»

C'est le « nous » décomplexé. Le « nous » aussi décortiqué, en passant par les figures d'un folklore qui parfois occupent beaucoup de place, même si le sens n'y est plus vraiment. «*Comme la plupart des souvenirs, on a tendance à magnifier le passé*», dit Raphaëlle Lalande. *Les Patriotes, la cabane à sucre, le jocal et ses expressions pas possibles, les manteaux de fourrure... on vit avec tout ça, ça fait partie de nous, mais profondément, on ne sait plus ce que cela veut dire vraiment.*» Parole de trentenaire.

De l'éclaté rythmé

Suite illogique du premier spectacle éponyme monté au printemps 2013 dans le même établissement théâtral par la troupe, *Oh Lord* reprend la formule éclatée des saynètes montées sur une trame dynamique alliant théâtre, humour et

chanson, mais l'inscrit dans un autre univers. Yves Morin assure la partie musicale du spectacle qui va convoquer Patrick Norman et sa pièce *C'est la saison*, mais également *Les filles de Caleb*, la nature, le bois, les animaux, de la danse en ligne, les encans du monde agricole mis à une autre sauce, la guimbarde...

«*Les filles de Caleb, ça fait partie de ma formation de femme*», lance dans un éclat de rire Sonia Cordeau. «*C'est une composante de mon imaginaire, avec ses reprises, mais également avec son coffret DVD*», folklore à la densité désormais comique sur lequel **Projet Bocal** va poser son regard avec détachement, mais certainement pas avec un jugement de valeur.

«*Ce n'est pas là qu'on est*», dit Simon Lacroix. «*On ne veut rien revendiquer.*» «*On est plus dans la sensation que dans la réflexion*», dit Raphaëlle Lalande. «*Le folklore est tourné un peu en dérision,*

VOIR PAGE E 5 : CHALET



« À VOIR SANS ATTENDRE ! »
- Nightlife.ca

DE VAN GOGH À KANDINSKY

DE L'IMPRESSIONNISME À L'EXPRESSIONNISME
1900 • 1914

Une présentation de



FIERACAPITAL

En collaboration avec



metro

AIR CANADA



Bell



RICHTER

ACHÉTEZ VOS BILLETS
MBAM.QC.CA



Une exposition organisée par le Los Angeles County Museum of Art (LACMA) et le Kunsthau Zürich en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal. Vincent Van Gogh, Sauter au coucher du soleil (détail), 1890. Otterlo, Pays-Bas, Kröller-Müller Museum.

CULTURE

Une arche à Jérusalem



ODILE TREMBLAY
en Israël

À l'heure où les journaux du monde font écho aux attentats, aux peuplements controversés dans sa partie Est, on met les pieds dans la Ville sainte. Les habitants vaquent à leurs affaires, comme partout ailleurs, s'étonne-t-on. Dansant sur un volcan? Sans les ballons de caméra-surveillance survolant le quartier de Silwan, où des juifs israéliens se sont installés dans une enclave palestinienne et où ça chauffe à blanc, on croirait à l'illusion des crises. Palpables, pourtant, les tensions dans la nervosité de ceux qui ouvrent la bouche pour témoigner.

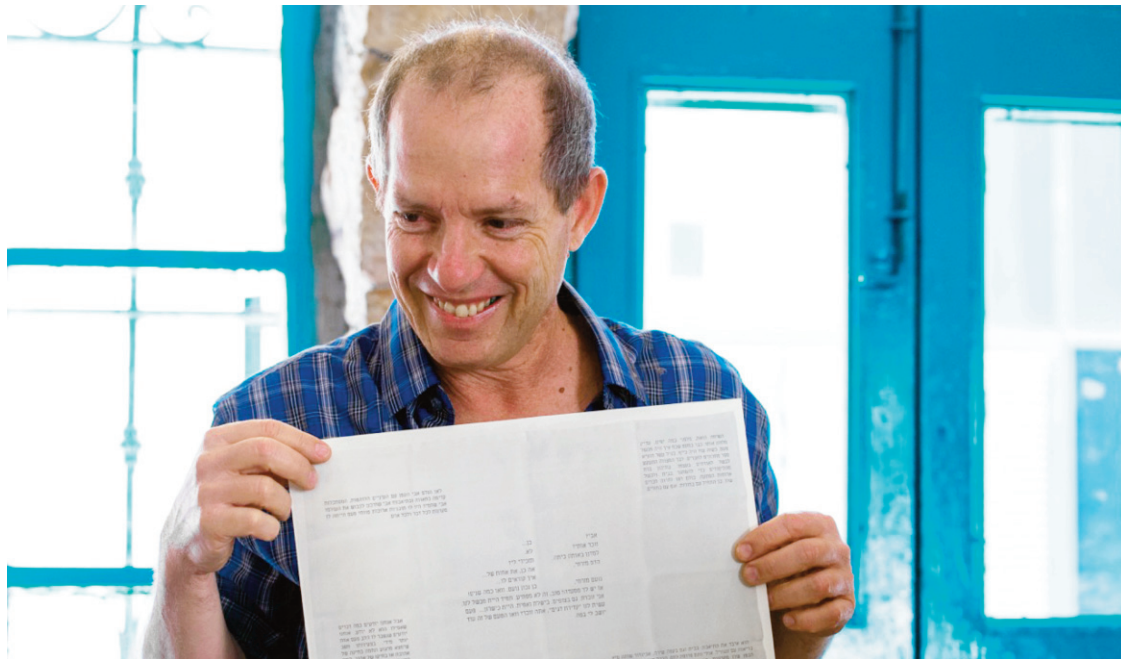
Un voyage de presse culturel en Israël n'en est pas vraiment un, car tout est politique. Ici plus que nulle part ailleurs, sans doute. A chacun sa Terre promise et son prisme: de gauche, de droite, d'extrême droite,

d'extrême gauche, laïque, religieux, etc. Cacophonie à décodifier, mais bonne chance!

Soudain surgit un profil de poète comme celui de David Ehrlich, copropriétaire de la librairie-bistrot Tmol-Shilshom dans le Vieux-Jérusalem. Entre ces murs plus que centenaires, des étagères pleines de livres, une atmosphère pour discuter, pour manger, pour s'aimer. David Ehrlich a même publié un recueil de photos célébrant les unions nées sur l'un ou l'autre de ces bancs-là. Il écrit des nouvelles inspirées par la faune du café, son point focal.

L'homme est très à gauche, sauf qu'en Israël, le principe de réalité rattrape tout le monde. Il dit: «On fait semblant d'être cool mais, devant la menace d'une nouvelle intifada, on tremble aussi...»

Bientôt 20 ans que le bouillou littéraire existe. Ehrlich se sent à la fois responsable d'un univers magique tenu à bout de bras et las de combattre pour sa survie. Le centre-ville de Jérusalem, longtemps si couru, perd la vogue au pro-



David Ehrlich tenant des épreuves de son prochain roman inspiré par la faune de sa librairie-bistrot.

fit des quartiers plus modernes. Plusieurs commerces se vident en douce, comme sur le Plateau. Au fait, oubliez le Plateau. «J'ai perdu entre 30% et 40% de notre clientèle durant

la guerre de Gaza, dit-il. Maintenant ces attentats... Les gens de Tel-Aviv ne font plus le trajet jusqu'ici. Alors les dettes.»

Ecrivain, David Ehrlich, après une enfance et une jeunesse à Jérusalem, avait bivouaqué, yécu en Allemagne, puis aux États-Unis, un temps journaliste, avant de revenir s'établir en Israël. Son envie: offrir une bouffée d'air aux esprits allumés, par la littérature, l'art rédempteur, le coude-à-coude.

Dès l'ouverture de la librairie-bistrot, en juin 1994, les écrivains l'avaient prise d'assaut. Le poète de la paix et barde de Jérusalem Yéhuda Amichai, décédé depuis, entraînait dans cette oasis tous les jours. Même l'immense écrivain israélien, éternel nobélisable, Amos Oz y lisait des passages de ses nouveaux ouvrages. Mais l'auteur d'*Une histoire d'amour et des ténèbres*, cofondateur du mouvement La Paix, désormais bien

malade, finit ses jours à Tel-Aviv. Quant au nouvelliste américain Nathan Englander, un temps familier des lieux, il a plié bagage en direction des États-Unis au cours de la seconde intifada, dans un seul souffle: «C'est trop!» L'écrivain David Grossman, objet de conscience, venait y faire son tour. Hier est loin.

«J'ai 55 ans et je vis dans une zone de guerre, soupire-t-il. Cinq ans, j'ai servi dans l'armée israélienne, passant depuis d'une guerre à l'autre. Après celle de Gaza, nous voici à l'aube d'une nouvelle intifada, et comment rêver de pouvoir remettre le génie dans la lampe?»

David Ehrlich perd ses illusions en ce qui a trait à une paix éventuelle avec création de deux États souverains, son rêve. «Dans 20 ans, dans 25 ans, qu'advient-il de nous au milieu d'un monde musulman élargi?» demande-t-il. Les armes, il n'y croit plus.

Père de jumeaux de sept ans, il s'est dit: «Je ne vivrais pas en paix avec moi-même sans offrir à mes enfants quelque chose en quoi je crois.»

L'ancien président d'Israël Shimon Peres (Prix Nobel de la paix en 1994) est déjà venu deux fois dans son café avec Amos Oz. «Il a 92 ans mais garde la forme et demeure convaincu de la nécessité de la paix, explique-t-il. Avec quelques auteurs, nous sommes venus le rencontrer il y a deux mois, un projet sous le bras: celui de créer des ponts entre des écrivains israéliens et palestiniens. Nous sommes deux peuples voisins, mais qui connaît vraiment l'histoire de l'autre? Et qui mieux que de bons écrivains peuvent s'y atteler? Les vérités écrites par Amos Oz sur Israël ont plus d'échos profonds dans l'âme des gens que les propos du premier ministre Netanyahu. Dans l'univers littéraire, les auteurs israéliens et palestiniens se connaissent, se fréquentent parfois. Pourquoi ne pas leur donner la parole? En tout cas, Peres s'est intéressé à notre projet, qui pourrait rebondir.» Appelons ça une bouteille à la mer.

David Ehrlich a beau désespérer de voir son coin du monde en paix, il y croit dans une dimension parallèle où les mots s'envolent et touchent leurs cibles. On voudrait rêver à son unisson. Le doute tapi dans l'autre coin de son esprit nous étreint aussi, comme la sensation d'impuissance, comme la complexité des enjeux. On sort de là heureux mais tristes, sur la pointe des pieds.

otremblay@ledevoir.com

Odile Tremblay est en Israël à l'invitation du Centre consultatif des relations juives et israéliennes.

CHAÎNE DE MONTAGE

Une création du Théâtre de Quat'Sous et du Carrousel, compagnie de théâtre

DU 27 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2014

le Carrousel 40 ans
COMPAGNIE DE THÉÂTRE

Texte Suzanne Lebeau Mise en scène Gervais Gaudreault Avec Linda Laplante
Équipe de création Alexandre Brunet, Nicolas Fortin, Dominique Gagnon, Marie-Eve Huot, Diane Labrosse, Sarah Lachance, Pierre Lafontaine, Laurent Lamarche, Stéphane Longpré, Marcela Pizarro Minella et Nancy Tobin

ÉMOTIONS BRUTES. PLACES LIMITÉES. RÉSERVEZ VOTRE SIÈGE.

LES NOCTAMBULES
6 novembre 2014
Après la représentation
Entrée libre

Discussion animée par la journaliste Marie-Louise Arsenault, l'activité est un moment d'échange et de complicité entre les artistes, les spectateurs et certains invités spéciaux sur les différents thèmes abordés dans le spectacle. Avec l'équipe de création, Rachel Alouki-Labbé, réalisatrice de *Désert de croix* et Emmanuelle Walter, auteure du livre *Sœurs volées*.

L'HEURE DU CONTE
9 novembre 2014 | 15h00
Gratuit pour les enfants des spectateurs

La comédienne Marie-Eve Huot lira des contes de Suzanne Lebeau, l'auteure de *Chaîne de montage*, pendant que parents ou grand-parents assisteront à la représentation dans la grande salle. Pour les enfants de 5 à 9 ans, réservation requise.

AUDRÉE DESNOYERS EXPOSITION DE PHOTOS
Jusqu'au 21 novembre 2014
Espace-café du théâtre
Entrée libre

Audrée Desnoyers présente ses photographies issues d'un séjour en Louisiane, des portraits d'architecture où le bâti acquiert la prestance de personnages solitaires. L'artiste numérique voue une véritable passion à la couleur et se donne la mission de trouver l'esthétisme dans le désordre.

Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

Grands partenaires

ÉVEILS ROMANESQUES

Le liseur de Bernhard Schlink
3 novembre 2014 | 19h30

Un rendez-vous avec James Hyndman et Stéphane Lépine pour tous les passionnés de littérature.

du 11 NOVEMBRE
au 06 DÉCEMBRE
2014

ESPACE GO

LUMIÈRES, LUMIÈRES, LUMIÈRES

texte
EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
à partir de VERS LE PHARE
de Virginia Woolf

avec
ANNE-MARIE CADIEUX + ÉVELYNE ROMPRÉ

mise en scène
DENIS MARLEAU

une production
d'ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

LES ENTRETIENS DE GO
Le jeudi 13 novembre 2014 dès 18 h 30, découvrez avec nous les enjeux de la pièce **LUMIÈRES, LUMIÈRES, LUMIÈRES** lors d'un entretien entre le metteur en scène Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, collaboratrice artistique. Une manière unique d'avoir les clés du spectacle avant d'en être les témoins.

En collaboration avec Le Devoir

CULTURE › MUSIQUE

15^E FESTIVAL DU MONDE ARABE

Les stations d'amour d'Aïcha Redouane

YVES BERNARD

Aïcha Redouane est l'une des voix d'or du maqam, la musique savante du monde arabe. Avec son partenaire Habib Yammine, elle s'est plongée dans l'étude de la Nahda, cette période de la renaissance culturelle du XIX^e siècle qui a précédé l'arrivée des icônes comme Oum Kalsoum ou Mohamed Abdul Wahab. A l'invitation du Festival du monde arabe, Aïcha Redouane et Habib Yammine viennent pour la première fois partager à Montréal des brides de ce véritable patrimoine musical de l'humanité, en ajoutant de leurs compositions qui en sont inspirées. Un rendez-vous essentiel est donc offert ce samedi à la Cinquième salle de la Place des Arts.

D'un côté, Aïcha Redouane avec sa puissance d'émotions, son raffinement, ses mélodies et son sens de la nuance, ici accompagnée par Habib Yammine, le percussionniste ethnomusicologue qui a découvert un monde fabuleux avec elle. De l'autre, quatre musiciens d'ici sous la direction de Katia Makdissi-Warren. Aïcha Redouane commente la rencontre : « Nous sommes très heureux de partager notre travail avec des musiciens montréalais qui viennent de la musique classique. Nous leur apportons notre répertoire avec tout ce travail que nous avons fait sur la modalité et nous expérimentons ensemble. Nous nous sommes même amusés avec les arrangements qu'Habib a conçus pour le quatuor à cordes. »

Habib Yammine en rajoute. « La musique arabe est modale et non polyphonique ou harmonique comme la musique occidentale, et les musiciens montréalais vont mettre leurs techniques au service de la modalité. Bien sûr, il y a des prémisses d'harmonies, mais c'est plutôt du contrepoint, pour être toujours au service de la mélodie que l'on sert d'une manière hétérophonique. Tout le monde joue alors la mélodie principale, mais avec des retards et des ornements. Ça crée un bel enchevêtrement. En fait, l'ensemble de musique classique arabe est un ensemble de solistes avec une chanteuse soliste. »

De culture berbère, Aïcha Redouane vient d'un village du Moyen Atlas au Maroc, avant de déménager dans l'Ardeche française en très bas âge. Elle chante depuis l'âge de quatre ou cinq ans et, dans les années 1970, elle découvre les styles de l'époque et beaucoup de musique classique. Après des études en architecture qu'elle a abandonnées, elle s'installe à Paris où elle fait la rencontre d'Habib Yammine, qui lui fait découvrir un univers musical très vaste. Ensemble, ils se consacreront

« Des philosophes, des religieux, des soufis et des poètes ont nourri la Nahda. Tout cela s'est traduit, musicalement parlant, par un style achevé et très beau. »

Aïcha Redouane

dorénavant à l'étude de la Nahda, qui veut dire « renaissance » en français.

« Ce mouvement est issu du Caire vers 1850 et il a atteint son apogée à la fin du siècle. À ce moment, le monde arabe était sous domination ottomane et l'Égypte était le seul pays déjà autonome, les autres étant encore des provinces turques. Le Caire, qui jouissait donc d'une liberté politique, attirait des artistes et des intellectuels de toute la région du Proche-Orient », explique Habib Yammine.

Aïcha Redouane renchérit : « Des philosophes, des religieux, des soufis et des poètes ont nourri la Nahda. Tout cela s'est traduit, musicalement parlant, par un style achevé et très beau. Et c'est une immense grâce qu'il ait pu être enregistré à partir de l'apparition des 78 tours en 1904. À ce moment, plusieurs maîtres étaient au sommet de leur art et la plupart se sont éteints entre 1900 et 1912. »

La Nahda confirme l'identité arabe par rapport à la culture ottomane en réhabilitant et en remettant au goût du jour les fondements du maqam, cet art savant très ancien, à l'héritage poétique, qui couvre quatorze siècles de paroles imprégnées de classicisme et de mystique soufie. « Le mot maqam signifie "mode" ou "modalité" dans la musique, mais aussi "station". Dans le soufisme, ce sont les stations de perfectionnement que les gens atteignent pendant leur cheminement spirituel », explique Habib Yammine. *Maqams d'amour*, le titre du concert montréalais, est donc une invitation vers des stations d'amour.

Collaborateur Le Devoir

À la Cinquième salle de la PdA, samedi 1^{er} novembre à 20 h.

D Voir aussi : La vidéo de *Maqams d'amour* d'Aïcha Redouane. ledevoir.com/musique



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Aïcha Redouane, en répétition cette semaine à Montréal



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le mini-album en anglais proposé par la chanteuse acadienne s'écoute comme une bande sonore de road movie.

Au volant d'une vie libre

Lisa LeBlanc a été là où le cœur l'appelait et où l'auto la menait...

Sur la route de Lisa LeBlanc à la rencontre des musiques de l'Amérique: une équipée pour survivre au succès, avec les chansons d'un mini-album en anglais ramassées en chemin. Entrevue au volant d'une vie libre.

SYLVAIN CORMIER

Elle raconte. Voyage aux États. Avril-mai 2013. « Imagine, cher! » J'imagine, chère. Je suis là où elle est. En chemin vers Austin, Texas. La table du café pour auto, les chaises sont des sièges, ma petite enregistreuse un tableau de bord. Le décor dans ses yeux. Le trip du road trip dans son sourire, toujours un peu crasse. Je roule avec Lisa LeBlanc. Sur la route de son mini-album en anglais, *Highways, Heartaches and Time Well Wasted*. C'est elle qui conduit, choisit la musique. « Pour moi, être dans un char, c'est la liberté totale, man! Je checke les paysages, ça me prend pas grand chose pour être bien. J'avais tout ce qu'il me fallait! J'avais mes playlists. J'avais apporté mon gros "case" de CD. Des fois j'écoutais la "local radio". J'avais un mois et demi. A lifetime, cher! »

Seule, Lisa, toute seule à rouler « avec les tumbleweeds »? « J'avais le goût! Ça s'est fait de même. Zéro limite sauf physiques: mon char a "broké down" à Austin..., mais même ça c'était pas grave... Ça s'est arrangé. J'étais là où je voulais être, personne me connaissait, j'étais avec moi-même, j'étais dans mon char, je faisais corps avec mon char, je faisais corps avec la route. »

Elle me sert un clin d'œil de Road Runner qui se contrefout de Wile E. Coyote: « Y pouvait rien m'arriver, j'avais mon banjo avec moi. » Jamais essulée? « À la fin, j'étais peut-être un p'tit peu lonely... » Elle éclate d'un rire qui remplit la place. « C'est fou pareil. Quand j'étais mini, on faisait ça tout le temps, des "drives", et j'haïssais ça. Le samedi matin, mes parents disaient: bon, OK, aujourd'hui on s'en va en Nouvelle-Écosse, chez matante Chosebina. Des cinq heures de route. Raide fou. Et puis là, all of a sudden, c'est moi qui pars juste parce que j'ai le goût, et pas mal plus loin... Et toute seule en plus! »

Un bar, une chanson

Quand elle avait envie de voir du monde, elle s'arrêtait quelque part. « Les tounes sont venues de là. Gold Diggin' Hoedown [sorte de bluegrass métal, furieux et dangereux], j'étais à Nashville dans un bar, et j'ai vu le gars parfait. Une sorte de Hugh Hefner. Il avait une escorte, obviously c'était pas sa blonde. "He got pearly whites / And a Colgate smile / He got silver hair slicked back / And oh how they shine / And she won't mind that silver o'his..." »

Le mini-album s'écoute comme la bande originale du film. *Highways, Heartaches and Time Well Wasted*: on roule avec la chanson-titre, instru-

mentale, mélodie sifflée, « du Morricone en plus heavy, j'avais le goût »... Elle avait le goût: phrase-clé. Avoir le goût, pour Lisa LeBlanc, ça veut dire rouler de Rosaireville à Montréal, et de là, tout partout. Mais pas n'importe où non plus. De haut lieu de la musique en haut lieu de la musique: Nashville, Memphis, La Nouvelle-Orléans, Lafayette, Austin, San Francisco, Los Angeles.

« Pour moi, être dans un char, c'est la liberté totale, man! Je checke les paysages, ça me prend pas grand chose pour être bien. »

« La musique, c'est un petit monde. Je connaissais des gens qui connaissent des gens, je me suis retrouvée dans des jams... Je me suis fait un ami cajun amazing, un violoniste. Quand je l'ai rencontré, je pense qu'on a jammé jusqu'à huit heures du matin. On s'est suivis pendant une semaine, on a buské dans la rue à New Orleans. Il jouait, je le suivais comme je pouvais. J'étais totalement bien... »

« Moi, continue-t-elle, c'est ma place. J'aime ça, faire mes shows, je suis là où je dois être, mais comme thérapie, là où y a rien qui peut me toucher, crisse-moi dans un jam. » Gros sourire, assorti d'un autre petit clin d'œil. Sous-entendu: nuances. « J'suis pas invincible non plus, cher! Je pourrais pas être dans un endroit inconnu sans mon instrument. Être juste une chick, tu comprends? J'ai besoin de signifier que je suis musicienne. C'est ma protection, ma justification. C'est comme avoir ma carte de membre: I play the banjo, I'm in. »

Ce que l'on comprend aussi, c'est qu'après le fulgurant et phénoménal succès du premier album (décrété platine fin 2013, on doit bien avoir dépassé les 100 000 exemplaires),

après avoir « roulé l'album pendant deux ans et demi », Lisa LeBlanc avait besoin d'aller voir ailleurs si elle y était. Mais pas sans son banjo. « Mon passe-temps quand je joue pas de musique, c'est jouer de la musique. Mais juste pour le fun. Pas obligée. C'est big, quand même, ce qui m'est arrivé. Ton minding change. Y a des huge changements dans ta vie. Fait que tu prends des baby steps

pour revenir à la réalité. Tu sais, j'ai voulu tout crisser là une couple de fois, j'ai eu mes dramas. J'ai des amis, des bons parents, mais ce qui fait que tu écris des chansons, c'est que t'es hyper-sensible. »

Pas question de se lancer dans le trop attendu deuxième album officiel avant d'avoir retrouvé sa pleine liberté. « Fallait que je me donne une sorte de "buffer" avant de même commencer à penser au deuxième album. Le EP anglais, c'est arrivé parce que j'avais le goût, mais aussi parce que j'aime ça, fucker avec la tête du monde. Que les gens disent: "What the hell que tu fais?" Mais personne m'a dit que c'était une mauvaise idée pour ma carrière... » Elle pouffe, s'esclaffe, rigole massivement. « Je l'ai fait, c'est tout. Je me suis remise outside the box, et c'est parfait comme ça. Vas-y, ma fille! » Comme dans l'auto. C'est elle qui conduit: nous, on va où elle va.

Le Devoir

HIGHWAYS, HEARTACHES AND TIME WELL WASTED
Lisa LeBlanc
Bonsound

D Écouter : La pièce *Race Track* tirée du mini-album de Lisa LeBlanc. ledevoir.com/musique

« La distribution est en parfait contrôle de cette exagération du geste sur laquelle repose la trame narrative de cette Rue Fable où l'émotion frappe le bitume avec l'humour. » - Fabien Deglise, LE DEVOIR

« On sourit souvent, on rit grassément à certains moments. On se fait surtout rappeler comment le corps peut tout transmettre, nous révèle aux autres peu importe le système de défense que nous croyons avoir établi. » - Lucie Renaud, Revue JEU

RUE FABLE

MAÎTRISE D'ŒUVRE JEAN ASSELIN, SYLVIE MOREAU, BRYAN MORNEAU AUDREY BERGERON, ÉMILIE SIGOUIN CONCEPTION CHARLOTTE ROULEAU, MATHIEU MARCIL, LUDOVIC BONNIER

Du 21 octobre au 15 novembre 2014

INTERPRÉTATION JEAN ASSELIN, PASCAL CONTAMINE, SYLVIE MOREAU, BRYAN MORNEAU AUDREY BERGERON, ÉMILIE SIGOUIN CONCEPTION CHARLOTTE ROULEAU, MATHIEU MARCIL, LUDOVIC BONNIER

OMNIBUS Le corps | la | théâtre

ESPACE LIBRE

BILLETTERIE 514 521 4191
WWW.ESPACELIBRE.QC.CA

CHORUS DES ARTS DU QUÉBEC
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
LE DEVOIR MIMÉOMNIBUS.QC.CA

CULTURE › CLASSIQUE

Christian Tetzlaff
et son concerto érotique

CHRISTOPHE HUSS

Le violoniste allemand Christian Tetzlaff sera de retour à Montréal cette semaine, quelques mois après son vertigineux concerto de Brahms, point culminant du Festival de Lanaudière 2014.

Artiste apprécié de Kent Nagano, Christian Tetzlaff fait désormais partie de notre paysage musical. On en oublierait presque que sa première venue au Québec date de mars 2010 dans le concerto de Tchaïkovski. *Le Devoir* avait alors prédit que ce ne serait pas la dernière.

Christian Tetzlaff, qui a soutenu la première Virée symphonique de l'OSM, a livré l'été dernier un concerto de Brahms, avec Paavo Järvi, qui nous hante encore: «*Le Concerto pour violon de Brahms par Tetzlaff est une expérience rare et précieuse. Les yeux mi-clos, le violoniste "rentre dans la corde" comme peu aujourd'hui. Dosant les nuances jusqu'à l'infinimental, il incarne une voix affirmée, dont les phrases se consomment littéralement à partir d'une étincelle, ce qui donne une tension exceptionnelle à son discours*», écrivions-nous. Et dire que le soliste avait fait dans la nuit le chemin du Domaine Forget, où il avait joué Beethoven, la veille, sous la direction de Fabien Gabel!

Il sera en concert mardi et jeudi avec l'OSM et le chef Juraj Valcuha dans le 1^{er} Concerto de Szymanowski.

«**Bar ouvert**»

Alors que de plus en plus de solistes restreignent leur répertoire, ne jouant que deux, trois ou quatre concertos différents lors d'une même saison, Tetzlaff puise à l'envi dans son répertoire. D'où le fait d'enchaîner Beethoven et Brahms en moins de 24 heures l'été dernier. «*Je joue une vingtaine de concertos différents par saison. Je n'ai pas de plan et choisis en fonction de ce qui est adapté aux orchestres et aux chefs. Bien sûr, si on joue sur une longue période la même œuvre, on "est dedans" avec une maîtrise souveraine. Mais ce n'est pas ma manière de fonctionner. J'aime la fraîcheur. Ce qui me réjouit, c'est de me dire: "Ah, là, j'ai le droit de jouer tel concerto." C'est plus exigeant, mais on peut voir cela comme une sorte d'aventure. Après 25 ans, et après avoir joué*



GIORGIA BERTAZZI

Le violoncelliste Christian Tetzlaff est devenu, au fil de ses visites, un habitué de notre paysage musical.

«**C'est un chef-d'œuvre, le plus érotique de tous les concertos. On est portés, comme dans un rêve, d'un état à l'autre. Cela tient d'une ivresse.**»

Christian Tetzlaff, à propos du 1^{er} Concerto de Szymanowski

le Beethoven 270 fois, je peux le présenter demain soir même si je n'y ai pas touché depuis trois mois», dit Tetzlaff au *Devoir*.

Quant aux enregistrements, ils sont le fruit de hasards et de rencontres. «*Il y a des choses que je souhaite enregistrer et réenregistrer, mais il n'y a pas de plan.*» Vient de paraître chez Ondine (distribution par Naxos) un exceptionnel CD couplant les deux concertos de Chostakovitch: «*J'ai souvent proposé le 1^{er} Concerto en concert, mais surtout découvert à cette occasion que le 2^e Concerto est une œuvre tardive fantastique. Pour-*

quoi ne présenter qu'un seul des deux concertos? Pourquoi délaissé la belle 5^e Symphonie de Dvorák juste parce que la 9^e Symphonie est si connue?»

Homme libre

Christian Tetzlaff s'apprête à réenregistrer le concerto de Dvorák. Mais il ne renie pas ses disques passés. «*Ce que je pense des œuvres n'a pas changé. La partition donne une image très claire des choses. Donc, je me reconnais. Mais dans la liberté de l'expression personnelle, j'ai beaucoup évolué: je suis plus libre, plus fort.*

Je suis donc déçu lorsque j'écoute mes disques, non sur le fond, mais parce qu'aujourd'hui cela serait plus profond, plus ouvert. Dans l'image globale, tout est pareil, mais dans le détail, tout est totalement différent! Mon but actuel est la liberté.»

Tetzlaff aime les rencontres avec les chefs. Il se souvient d'une saison lors de laquelle il a enchaîné le concerto de Brahms avec Herreweghe, Levine et Jurowski! «*C'était chaque fois différent, mais il y a une vérité intrinsèque de l'œuvre, une ligne évidente, donnée par Brahms et Joachim, ce dernier ayant décrit avec une grande clarté son travail avec Brahms au point où je demanderais volontiers à certains collègues: "N'avez-vous pas de livres, de partitions?" Ce que Brahms veut est clair. Ma liberté personnelle ne doit pas aller à l'encontre de Brahms, elle doit mettre en évidence sa volonté.*»

Le début du Concerto no 1 de Chostakovitch montre que Tetzlaff s'est posé les bonnes questions: «*Je sais bien comment c'est joué en général, pour qu'on ait l'impression que le soliste joue magnifiquement. Mais pour moi, c'est une âme perdue qui s'exprime. Et une âme déboussolée ne parade pas; elle souffre. Il ne me viendrait jamais à l'idée de jouer cela "joliment". Il y a des passages expressivo, ensuite, où la plainte s'exprime avec une dose de vibrato. Je n'ai pas à montrer ce que je sais faire dans les premières mesures. Il ne faut jamais que le spectateur se dise "qu'est-ce que le violoniste joue bien", mais "que cette musique me bouleverse".*»

Aux yeux de Christian Tetzlaff, l'auditeur n'a pas besoin de connaître le 1^{er} Concerto de Szymanowski pour l'apprécier: «*C'est un chef-d'œuvre, le plus érotique de tous les concertos. On est portés, comme dans un rêve, d'un état à l'autre. Cela tient d'une ivresse; inutile de savoir où on est.*»

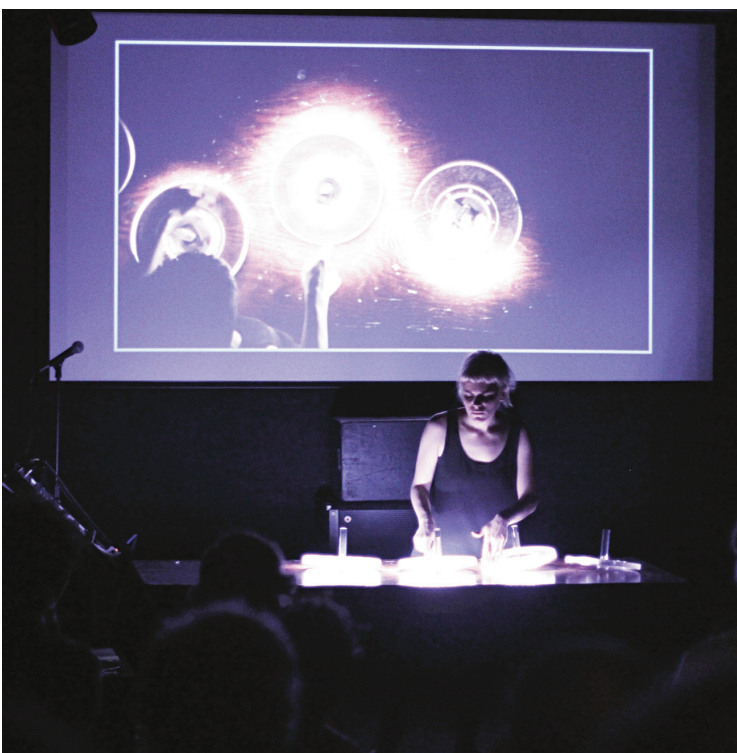
Le Devoir

CHRISTIAN TETZLAFF

À l'OSM, les mardi 4 et jeudi 6 novembre à 20 h avec le 1^{er} Concerto de Szymanowski. Nouveauté CD. Concertos n^{os} 1 et 2 de Chostakovitch avec Christian Tetzlaff. Ondine. ODE 1239-2

D Voir aussi Le violoniste Christian Tetzlaff jouant du Mendelssohn. ledevoir.com/musique

ÉLECTROACOUSTIQUE



PHOTOS SOURCE AKOUSMA

Myriam Bleau se dit «fascinée par la physique des mouvements, par le détournement d'objets du quotidien».

Équilibriste
du code binaire

Myriam Bleau donne le coup d'envoi du festival Akousma avec... des toupies

FABIEN DEGLISE

La symbolique est forte: à l'une époque qui donne parfois l'impression de tourner en rond, l'électroacousticienne québécoise Myriam Bleau se prépare, la semaine prochaine, à donner le coup d'envoi du Festival de musiques numériques immersives Akousma avec... des toupies. Mais pas question de voir dans *Soft Revolvers*, sa création qui passe par des jouets circulaires détournés à des fins musicales, un geste politique ou une œuvre socialement chargée.

«*C'est poétique comme lien, mais ce n'est pas là que je suis*, dit la jeune artiste de 26 ans, rencontrée cette semaine par *Le Devoir* dans son studio montréalais. *Je suis un peu plus pragmatique, pas très intéressée par le côté rituel d'une performance et surtout fascinée par la physique des mouvements, par le détournement d'objets du quotidien pour en extraire la musicalité. Rien de plus.*»

C'est déjà beaucoup, et c'est ce que Myriam Bleau va chercher à démontrer avec une œuvre-spectacle pour le moins atypique qui, pendant une vingtaine de minutes, fait danser des toupies lumineuses, dans la pénombre, pour mieux les faire chanter. Les objets ont été créés sur mesure, en acrylique, et par l'artiste. Ils portent en eux des composantes électroniques permettant par la magie du sans-fil de traduire le mouvement en son, mais également en lumière, avec des ampoules DEL.

«*Le mouvement a toujours influencé la façon dont on entend la musique*, dit-elle. *Musicalement aussi, le visuel et l'au-*

ditif se rencontrent pour donner du sens à une composition», en l'amenant ici, sans doute malgré elle, dans la sphère du hip-hop et de ses platines tournantes, auxquelles les toupies de Myriam Bleau peuvent un peu faire référence.

«*Ce n'est pas calculé, mais ce symbole s'est imposé de lui-même au fur et à mesure que ce projet s'est mis en place*», expose l'artiste qui, dans ses prestations, donne parfois l'impression de jouer avec ses sphères qui cherchent à déjouer la gravité comme un DJ joue avec ses platines. «*C'est peut-être normal. Je suis de cette génération qui a été élevée avec de la musique populaire, avec des références qui viennent de là, mais j'arrive aussi très bien à explorer la musique savante, la musique de recherche dans laquelle Soft Revolvers s'inscrit.*»

Hermétique? L'œuvre l'est sans doute, avec ses tonalités, ses modulations de fréquences, ses univers de sons échantillonnés et passés à la force centrifuge qui, au final, arrivent à faire émerger — dans l'immersion — une improbable poésie. Mais pour la jeune Myriam Bleau, elle est surtout un jeu sérieux qui cherche à remettre le corps et le geste dans la musique et sur une scène, afin d'humaniser sans doute un peu une musique que l'on dit souvent abstraite. «*J'essaye de faire de la bonne musique*, dit-elle simplement. *Celle que je voudrais aller voir en spectacle.*»

Le Devoir

D Voir Comment Myriam Bleau fait danser des toupies pour les faire chanter. ledevoir.com/musique

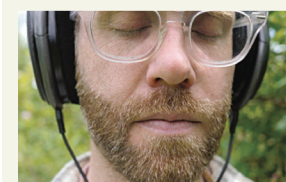
Trois autres mesures pour un festival...

Entre le 5 et le 8 novembre, l'Usine C se met au diapason du festival Akousma, versé dans la musique numérique immersive, provenant d'ici et d'ailleurs dans le monde, avec...



La Suédoise Hanna Hartman. Elle a demandé un kilo de fécule de maïs pour son spectacle, mais les organisateurs ne savent toujours pas pourquoi. Elle fait de la musique avec des sons enregistrés à travers le monde qu'elle aime sortir de leur contexte.

La Norvégienne Jana Winderen. Elle était au MoMA l'an dernier. Elle est à Montréal cette année pour exposer sur scène le fruit d'une recherche musicale au parfum environnemental. L'artiste tente en effet d'extraire la musicalité des fonds marins, tout comme de la topographie des océans et des eaux glacées. Étrange.



L'Américain Seth Nehil. Densité et introspection caractérisent l'univers sonore sombre de cet artiste qui aime traquer le drame dans les cloches, les cymbales, les gongs et le métal. Entre autres.

STÉPHANE GLADYSZEWSKI
TÊTE-À-TÊTE

8, 9, 15, 16 NOVEMBRE
UN SPECTATEUR À LA FOIS
DURÉE 15 MINUTES
DE 12 H À 18 H
PLACES LIMITÉES

CONCEPTION ET INTERPRÉTATION
COMPOSITION ET ENVIRONNEMENT SONORE
CONSEILLER ARTISTIQUE
CONSULTANT INFORMATIQUE
ASSISTANTE

Stéphane Gladyszewski
Jean Sébastien Durocher
Peter James
Emmanuel Proulx
Justine Ricard

STÉPHANE GLADYSZEWSKI / PHOTO STÉPHANE GLADYSZEWSKI

CATHERINE TARDIF
MICHEL F CÔTE
ET MARIANNE ET SIMON

6, 3 ÉVANOUISSEMENTS
12, 13, 14 NOVEMBRE 20 H
15 NOVEMBRE 16 H

CHORÉGRAPHES ET INTERPRÈTES
DIRECTION ARTISTIQUE
MUSIQUE
ÉCLAIRAGES

Forther Anderson, Marc Boivin, Michel F Côté,
Sophie Carriveau, Benoît Lachambre, Catherine Tardif
Catherine Tardif, Michel F Côté
Michel F Côté,
Marc Parent

CATHERINE TARDIF ET MICHEL F CÔTE / PHOTO ROLLINE LAPORTE

FR 10
IMAS
PRÉSENTÉ PAR
FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE
prohelvetia

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

CULTURE › DANSE



LAURENT PHILIPPE

Notamment par l'omniprésence de l'eau, *Vollmond* propose un visuel puissant. Les images fortes ont contribué à la réputation de la troupe.

Le retour de Pina, sans Pina

Le Tanztheater Wuppertal Pina Bausch revient à Montréal avec *Vollmond* après 30 ans d'absence — et la mort prématurée de sa créatrice

Avec une quinzaine de productions différentes présentées annuellement et un 40^e anniversaire tout juste célébré, la compagnie et son répertoire ne semblent pas près de s'esouffler. Quoique...

FRÉDÉRIQUE DOYON

En 2009, Pina Bausch quittait définitivement et abruptement la scène... de la vie, emportée par un cancer fulgurant à 68 ans. Tous les yeux des aficionados étaient alors rivés sur la troupe orpheline, un peu inquiets pour la suite. Cinq ans plus tard, les théâtres continuent de s'arracher ses pièces, de crainte peut-être que ce soit la dernière occasion de la voir.

Au foisonnant programme, cette saison, figurent ainsi des pièces récentes comme *Sweet Mambo* (2008), «... como el mosquito en la piedra, ay si, si, si...» (2009), plusieurs autres de sa série d'œuvres inspirées des grandes villes du monde, telles *Palermo Palermo*, *Masurca Fogo*, mais aussi des œuvres plus anciennes, comme *Kontakthof* (1978), *Nelken* (1982) et *Two Cigarettes in the Dark* (1985). Entre autres.

Répertoire immortel, sans doute, mais qui entre aussi en contradiction avec l'esprit de création que la dame de Wuppertal avait insufflé au Tanztheater. Le temps de l'hommage est passé. L'appel de sang neuf à la chorégraphie est donc imminent. Ce qui n'empêchera pas la troupe de continuer à propager l'héritage de Pina Bausch.

«L'an dernier, la compagnie a décidé qu'il fallait s'attarder à des processus créatifs nouveaux,

explique Dirk Hesse, directeur général entré en poste en 2011 après avoir assisté l'équipe de la Fondation Pina Bausch et travaillé comme directeur de production pour plusieurs projets de la chorégraphe. *Le 40^e anniversaire a permis d'inventer de nouveaux formats, où les danseurs présentent un travail de leur cru dans des lieux inusités.* Un zoo, une usine, un parking ont déjà accueilli ces prestations. «La prochaine étape sera d'inviter des chorégraphes à travailler avec nous.»

Le virage, qui doit s'amorcer dès la saison prochaine, impliquera une diminution des productions de répertoire en circulation — et surtout du nombre de représentations annuelles — pour que les danseurs de la troupe puissent se consacrer aux nouvelles œuvres. Cela signifie une baisse prévue des revenus de billetterie sur lesquels repose la moitié du budget de la troupe. Le retour à la création sonnera-t-il ironiquement le glas du Tanztheater?

M. Hesse assure que la petite Ville de Wuppertal, principal bailleur de fonds (elle fournit les deux tiers de l'argent public), entend tout faire pour combler le manque à gagner, dans la mesure du raisonnable. «Les dommages seraient trop importants s'ils refusaient», dit-il. A suivre.

Pleine lune

Arrivée à la direction du Ballet de Wuppertal en 1973, Pina Bausch désarçonne le public avec des lectures violentes et parfois macabres de classiques comme *Orphée* et *Eurydice*, *Barbe-Bleue* et *Le sacre du printemps* — présenté à Montréal lors des Jeux olympiques de 1976.

Ciné-Pina

La visite du Tanztheater Wuppertal donne l'occasion de remettre au programme deux films magnifiques du 8 au 12 novembre au Cinéma du Parc. *Pina* (2011) de Wim Wenders éblouit par l'utilisation du 3D pour rendre un hommage post-mortem touchant à l'artiste en donnant voix et corps à ses danseurs. (Aussi au cinéma ByTowne d'Ottawa le 5 novembre.) Plus classique dans sa forme, *Les rêves dansants, sur les pas de Pina Bausch*, de Rainer Hoffmann et Anne Linsel, est tout autant, sinon plus émouvant. On assiste à tout le processus visant à remonter la pièce *Kontakthof* avec 40 adolescents triés sur le volet, qui ne connaissent à peu près rien à la danse contemporaine, ni de Pina Bausch. Et on découvre comment la danse peut forger les identités et déterminer des choix de vie.

Son écriture défie les codes, partant non pas des formes imposées de la danse, mais du corps et de la vie de ses danseurs qu'elle questionne pour composer ses œuvres. Emergent alors ces narrations échevelées et poétiques dont elle a le secret, où l'on parle, chante, danse, mais où les personnages se débloquent aussitôt qu'ils se révèlent.

Après avoir découvert son *Sacre*, puis *Kontakthof* en 1985, Montréal (et d'abord Ottawa) accueille *Vollmond* — qui signifie «pleine

lune». Cette pièce, parmi les dernières de Pina Bausch (2006), réunit plusieurs thèmes et motifs récurrents de son écriture: corps tiraillés entre désir violent et solitude, rires et drames, petits gestes quotidiens répétés qui cèdent le pas à une danse vertigineuse née des impulsions personnelles des danseurs, en alternance avec des sketches plus théâtraux. L'omniprésence de l'eau qui exalte la danse — et la vie — donne à voir des images fortes qui ont fait la réputation de la troupe.

L'œuvre magnifie aussi tout le spectre générationnel et culturel que la dame aimait déployer dans ses œuvres pour exposer différentes textures existentielles. Les plus jeunes danseurs ont la vingtaine et le plus vieux a passé la barre des 60. À l'image de la composition de la troupe de 30 danseurs, qui entend d'ailleurs se rajouter dans les prochaines années, sans toutefois sacrifier les plus vieux.

«C'est extrêmement important que la mémoire de la distribution originale demeure au sein de la compagnie», dit M. Hesse. *Il faut poursuivre le transfert des connaissances.*

Le Devoir

VOLLMOND

Les 7 et 8 novembre au Centre national des arts à Ottawa; du 12 au 15 novembre au théâtre Maisonneuve de la PdA à Montréal. Présenté à guichet fermé.

D Voir aussi Des extraits de *Vollmond* du Tanztheater Wuppertal Pina Bausch. ledevoir.com/danse



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Projet Bocal se moque gentiment des tendances néotrad.

CHALET

SUITE DE LA PAGE E 1

mais c'est fait avec tendresse», ajoute Sonia Cordeau en évoquant sa génération, qui cultive une esthétique vintage, aime se montrer nostalgique et se prend d'affection parfois pour cette idée de gratter un arbre généalogique afin de mieux voir ses racines. «Pour savoir où l'on va», commence à chanter Simon, «faut savoir par où on est passé», poursuit le trio en chœur. «C'est du Okoumé», ce groupe très populaire entre 1995 et 2002 au Québec, surtout lors des premières parties de Kevin Parent.

«On ne voulait pas faire un spectacle sur l'identité, mais c'est peut-être ce que cela donne au final», lance Sonia Cordeau. Ce spectacle s'est construit par

lui-même, comme un album, alors qu'autour on parlait d'accommodements raisonnables, de charte des valeurs, de Québécois de souche. Ça peut-être nourri indirectement notre création avec des réflexions qui se trouvent désormais en filigrane. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la création, le jeu, les rythmes et la surprise. Le reste n'est pas conscient.»

Pas conscient, comme le folklore, que cette pièce, qui sait, pourrait venir alimenter un jour.

Le Devoir

D Voir aussi Un aperçu de l'esprit d'Oh Lord de Projet Bocal. ledevoir.com/culture

Projet Bocal et...

Le folklore à effacer: *Dégénération*, la chanson du groupe Mes Aïeux. Pour la place qu'elle a prise dans l'univers culturel et le vide de son texte. «Les paroles contiennent de grandes généralités qui idéalisent un passé qui n'a peut-être jamais existé. C'est le genre de chose qui fait la morale aux gens modernes en confrontant un passé magnifié à des vies technologiques qui nous rendraient moins humains. On veut aussi un peu rire de ça», dit Sonia Cordeau.

Le folklore à restaurer: le canot-camping. «J'adore ça, ça nous rapproche de la vie des coureurs des bois que j'aime magnifier. Il y a de la nature, de l'exploration, du courage et de la détermination dans cet univers, dont on devrait plus parler, mais pas trop pour ne pas entraîner des embouteillages sur nos rivières», dit Simon Lacroix.

Le folklore qui laisse perplexé: le gars avec ses cuillères en bois rue Sainte-Catherine, en face du magasin Ogilvy. «Jamais vu des cuillères en bois dans un party de famille. Il est là avec son enregistreuse qui joue du violon et ses cuillères qu'il vend aux touristes. Je ris, mais je suis attendri», dit Simon Lacroix.

salle Bourgie

4^e SAISON 2014 • 2015
LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

ACADEMY OF ANCIENT MUSIC
Mercredi 5 novembre • 19h30
Richard Egarr, chef
J. S. BACH Suites pour orchestre n° 1 à 4
300 enregistrements, 1 concert à Montréal À NE PAS MANQUER!

PLEINS FEUX SUR BEETHOVEN
Mercredi 12 novembre • 19h30
Quatuor Alcan
BEETHOVEN Quatuor à cordes n° 3, 8 et 12
Venez célébrer le 25^e anniversaire de l'un des meilleurs quatuors au Québec.

LA NUIT TRANSFIGURÉE
Mercredi 19 novembre • 19h30
Invité: Peter Wiley, violoncelliste du Trio Beaux-Arts (1987-1998)
BEETHOVEN Trio à cordes n° 4
RAVEL Trio avec piano
SCHOENBERG *Verklärte Nacht* pour sextuor à cordes

LA JEUNE FILLE ET LA MORT
Vendredi 21 novembre • 18h30
Musiciens de l'OSM
WEBERN *Langsamer Satz*
SCHUBERT Quatuor à cordes n° 14
«La jeune Fille et la Mort»

CANTATES DE L'AVENT ET NOËL
Dimanche 30 novembre • 14h
Intégrale des cantates de J. S. BACH
Clavecin en concert
Luc Beauséjour, chef
Aline Kutan, soprano
Cantates BWV 62, 94 et 133

Billets et programmation complète
sallebourgier.ca • 514-285-2000 #4

MUSEE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
FONDATION ARTE MUSICA
Présenté par TD

CULTURE DE VISU

Un peu d'hier pour demain

Plus internationale que jamais, la Biennale de Montréal s'anglicise et se muséalise

L'AVENIR, BIENNALE DE MONTRÉAL
Au Musée d'art contemporain de Montréal et dans d'autres lieux, jusqu'au 4 janvier.

JÉRÔME DELGADO

Et alors, cette Biennale nouvelle mouture? Plus grande et plus solide, oui. Plus internationale aussi, avec sa forte délégation d'artistes étrangers. Et plus muséale, le Musée d'art contemporain (MAC) étant devenu le quartier général d'une manifestation autrefois placée dans de pitoyables bâtiments. Il faut ajouter que les projets exposés ailleurs se retrouvent isolés et, dans le pire des cas, abandonnés. Pour apprécier la Biennale de Montréal 2014, on peut s'en tenir au MAC.

À L'Arsenal, si vous tombez un jour de préparatifs pour une soirée V.I.P., des bruits de camions et de tests de son accompagneront l'écoute des trois œuvres vidéo parachutées là. Faut encore les trouver: on doit passer à travers l'expo maison avant de parvenir à deux d'entre elles. Se sert-on de l'événement comme d'un placement marketing? On regrette presque les précédentes biennales et leur *low profile*...

Tout n'est pas si terrible ailleurs, mais disons qu'en envoyant ici et là une ou deux œuvres, la Biennale dilue son message. Avec un thème aussi politique et existentiel que celui de «L'avenir», le regroupement semble indispensable. Pas tant pour illustrer l'adage «l'union fait la force» que pour refléter l'étendue du propos. Il y a mille manières de lire ce futur, qu'il soit imminent ou lointain.

Parmi les pistes proposées, il y a celle du recul dans le temps. L'avenir se bâtit sur le passé: c'est ce qu'avance avec éclat, au rez-de-chaussée du MAC, Étienne Tremblay-Tardif. Son projet, en réaction à la réflexion annoncée de l'échangeur Turcot, assemble en mille bannières des coupures de presse, dont les plus anciennes renvoient à l'inauguration de l'infrastructure routière, en 1967. C'est l'époque des grandeurs, Expo 67 et mesure urbaine allant de pair.

Il y a du festif dans cette œuvre colorée, qui flotte comme le décor d'une kermesse. En



Althea Thauberger, image tirée de la vidéo *Preuzmimo Bencic*, 2013-2014

MILICA CZERNY URBAN

contrepartie, au sol, des blocs de ciment affichent, de tout leur poids et de leur cynisme, les noms de nos bâtisseurs. L'axe des maires Doré à Coderre croise celui liant Drapeau à... Taillefer, le président du MAC. La Biennale s'ouvre ainsi avec l'un des plus jeunes artistes de la sélection, un de ceux qui ont le plus à gagner, un des plus téméraires.

Transformations

L'expo est à l'image de cette première œuvre. Les collages d'univers et de temporalités, ainsi que les textes fragmentés ou réévalués abondent. Ils sont plusieurs ainsi à déterrer des fantômes, notamment le Californien Edgar Arceneaux, dont l'installation *A Nobel Prize and a Bible* reprend des archives caviardées autour de

l'icône Martin Luther King.

Il est beaucoup question de transformation, de maquillage et de réorganisation dans la vidéo *Preuzmimo Bencic* d'Althea Thauberger. L'artiste de Vancouver a fait d'une ancienne usine en Croatie son lieu de tournage et son sujet de réflexion. Cette habituée du travail avec des communautés dirige ici une cinquantaine d'enfants, qui interprètent, sous leurs frocs dépareillés, ouvriers et politiciens. Entre le jeu, la représentation théâtrale et la reconstitution d'un squat, l'œuvre soulève des enjeux importants touchant le patrimoine industriel, les luttes sociales et la liberté de création.

L'activisme politique, pivot est au cœur de plusieurs projets. Chez Charles Gaines, autre

Californien, ça prend une dimension inattendue. Dans *Manifestos I*, quatre textes révolutionnaires deviennent œuvres musicales, exposées sous leur forme de partition, puis sous leur forme audio, interprétées par un quintette piano et cordes. Apaisante et bénéfique, la révolution selon Gaines, qu'elle soit marxiste ou zapatiste, noire ou situationniste, répète la même musique, à des détails près.

Le texte et la voix sont indissociables de l'art du monde, très narratif de nos jours. Une fois privés de paroles, les *Manifestos* de Gaines atténuent les distinctions culturelles. Or l'universalité musicale n'occulte pas l'anglicisation de l'art planétaire, à laquelle la Biennale de Montréal, et ses rêves d'expansion, n'a pu échapper. La musique

du manifeste zapatiste se serait-elle éloignée de celle du texte des Black Panthers, si les mots à l'origine des notes avaient été pris directement dans la langue de ses combattants, l'espagnol et le nahuatl?

La résistance linguistique, ou culturelle, arrive encore à s'exprimer. En croate chez Althea Thauberger, en italien chez le Biélorusse Oleg Tcherny, auteur d'une vidéo basée sur un texte de Galilée, en inuktitut chez le collectif *Artic Perspective Initiative*... Emmanuelle Léonard, qui a tourné sa caméra et son micro vers d'autres oubliés, les aînés, a pris soin de doubler ses protagonistes, des Britanniques et des Québécoises. Il est quand même possible de les entendre dans leur langue, leurs confidences sur la mort et l'au-

Un premier couac

Œuvre phare de la Biennale de Montréal 2014, *Murs aveugles*, rare intervention urbaine de la photographe et vidéaste Isabelle Hayeur, a été retirée de l'espace public après 10 soirs de diffusion sur les 35 prévus. La projection architecturale, qui diffusait un collage des graffitis politiques créés lors d'Occupons Montréal, prenait place aux abords de la station de métro Saint-Laurent. BNL MTL a suspendu cette projection, avec l'accord de l'artiste et du Quartier des spectacles, «suite à des différences de sensibilité suscitées par la convergence de l'œuvre et du lieu». *Murs aveugles*, qui fonctionnait en trompe-l'œil, avait un haut degré de réalisme, notamment lors de l'apparition d'un incendie. Le fait de projeter les images sur un bâtiment privé n'aura pas aidé. Malgré cet échec, la Biennale soutiendra Isabelle Hayeur dans la réalisation d'une autre œuvre publique, qu'on espère présenter en 2015 sur un des autres sites du Quartier des spectacles.

D Voir Un aperçu de la projection architecturale *in situ* d'Isabelle Hayeur. ledevoir.com/arts-visuels

dela relevant de l'intime.

Le Chinois Li Ran, exposé également à la Fonderie Darling, s'attarde aux propos d'un visionnaire français qui prédisait en 1980 la fin du bloc de l'Est et, pour les années 2000, une attaque terroriste à New York. Drôle plus qu'angoissante, la vidéo à deux canaux *Pretty Knowledge* ouvre la voie à la fantaisie et à l'interprétation. Dans l'écran à gauche, on voit l'artiste dans la peau de l'illuminé. D'après le sous-titrage (en chinois?) et la sonorité répétitive, on devine que Li Ran s'exprime dans une langue universellement incompréhensible. Le décalage entre les cultures est encore possible. Est-il le seul fait d'un loufoque visionnaire?

Collaborateur
Le Devoir



Giguère, Roland : De main de forger, 1973, acrylique sur papier marouflé sur toile, 49 x 36 cm

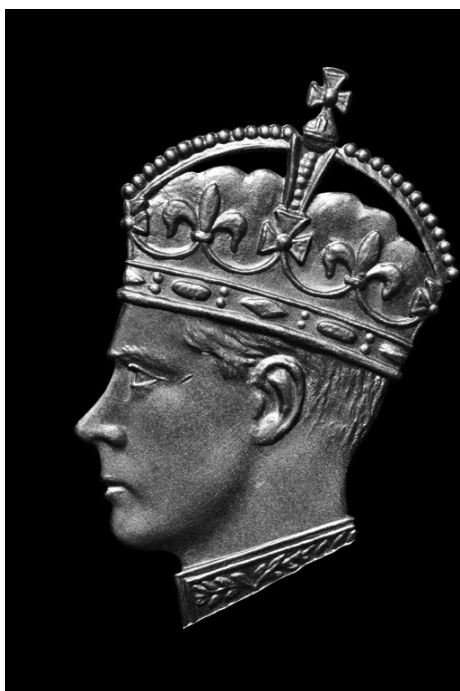
VENTE D'INVENTAIRE

30 octobre - 23 novembre

Galerie
Jean-Claude Bergeron

150 St-Patrick Ottawa ON
Tél. 613. 562-7836

info@galeriejeanclaudebergeron.ca www.galeriejeanclaudebergeron.ca



Mathieu Beauséjour —
Kings and Queens of Québec

Commissaire Dominique Sirois-Rouleau

Exposition du 9 octobre
au 27 novembre 2014

Hall des arts de l'Hôtel de ville de Laval
1, Place du Souvenir, Laval, Québec, H7V 1W7

VERTICALE

Verticale
centre d'artistes 450 934-6042
info@verticale.ca

verticale.ca

INDE

MINIATURES DU SUD DE L'ASIE
DU SAN DIEGO MUSEUM OF ART

Musée national des beaux-arts du Québec

9 OCTOBRE 2014 - 18 JANVIER 2015

THE SAN DIEGO MUSEUM OF ART

Cette exposition a été organisée par le San Diego Museum of Art en collaboration avec le Musée national des beaux-arts du Québec. / L'empereur Muhammad Shah à cheval sur le terrain de chasse (détail), Inde, vers 1720. Aquarelle opaque et or sur papier, 29 x 20,5 cm. Collection Edwin Binney 3rd, The San Diego Museum of Art, 1990.384.

CULTURE MÉDIAS

Des médias en art

Visite guidée à travers les œuvres « médiatiques » de BNL MTL

STÉPHANE
BAILLARGEON

Encore des filles en série, *400 Nudes* pour être précis, selon ce qu'annonce l'œuvre toute récente de **Jillian Mayer**. La Floridienne de 30 ans a patiemment sélectionné sur le Web des égoportraits de femmes dénudées. Elle a ensuite recréé elle-même les poses lascives pour pouvoir remplacer tous les visages originaux par le sien. Les images ont été téléchargées sur différentes plateformes en ligne, avec l'espoir de les rendre virales.

La Biennale de Montréal expose une version en cartes postales à emporter. Le présentoir bien en vue occupe un mur de la rotonde du Musée d'art contemporain (MAC). Un avertissement inutile prévient que ces images à la vue de tous peuvent choquer.

Avant de présenter les *400 Nudes* à son groupe de visiteurs, mercredi après-midi, la jeune guide éducatrice Marie-Laure Robitaille a interrogé les cégépiens du Vieux-Montréal sur leur âge. Dix-huit, dix-neuf ans? « D'accord, vous êtes donc de la génération qui a toujours connu Internet et les cellulaires », a-t-elle enchaîné, en expliquant qu'elle-même, malgré son évidente jeunesse, avait un peu connu la préhistoire sans réseau des réseaux. « Et d'après vous, quels problèmes l'artiste a-t-elle voulu aborder? »

Les étudiantes du groupe ont mordu. Une première a répondu « l'intimité ». Une autre a remarqué que Jillian Mayer n'avait choisi que des femmes. Une troisième a proposé: « On se sent nu sans la technologie. »

La guide en a rajouté sur l'anonymat en ligne, le voyeurisme, la sécurité des renseignements personnels. « Ce que vous mettez en ligne y restera à jamais. On comprend que ces images devaient normalement être réservées aux copains de ces femmes. Ces ex ont ensuite diffusé les photos sur Internet, par vengeance. Ce phénomène dit de la revenge porn a ses sites spécialisés. »

Source/destination

Le phénomène inspire donc aussi des œuvres surchargées de questionnements au sujet des grandes mutations de notre époque façonnées par les technologies de communication, les nouveaux médias, la dématérialisation. La Biennale (BNL MTL 2014) en propose tout plein, comme en sous-thème de la proposition globale autour de *L'avenir (looking forward)*.

« Évidemment, quand on est en arts actuels, on se retrouve dans le quotidien partagé, commente Sylvie Fortin, directrice générale et artistique de la BNL MTL 2014 rencontrée au MAC, alors que M^{me} Robitaille et son groupe poursuivaient la visite. Dans ce contexte, tous les médias, les traditionnels comme les nouveaux, occupent une place très grande, à la fois comme source d'inspiration et comme destination. Plusieurs artistes agissent carrément dans le champ des médias. Et c'est tout à fait normal: être au monde, maintenant, c'est forcément être confronté aux médias et aux moyens de communication qui occupent une place centrale dans nos vies. »

Deux tendances de fond se dégagent donc par rapport au contenant et au contenu, soit l'utilisation des nouveaux médias pour la production (la vidéo, les projecteurs, la numérisation, etc.), soit le questionnement de la place de ces nouvelles technologies dans la vie contemporaine.

Sylvie Fortin propose l'exemple d'**Andrea Bowers**. Son œuvre *Courtroom Drawings* (2014), composée de dessins au graphite sur papier, reproduit les textos échangés par les protagonistes d'un viol collectif commis à Steubenville, en Ohio, en 2012. Les microtextes recomposés par la police scientifique après que les violeurs eurent pensé les avoir effacés ont été dévoilés au procès l'an dernier. Ils flot-

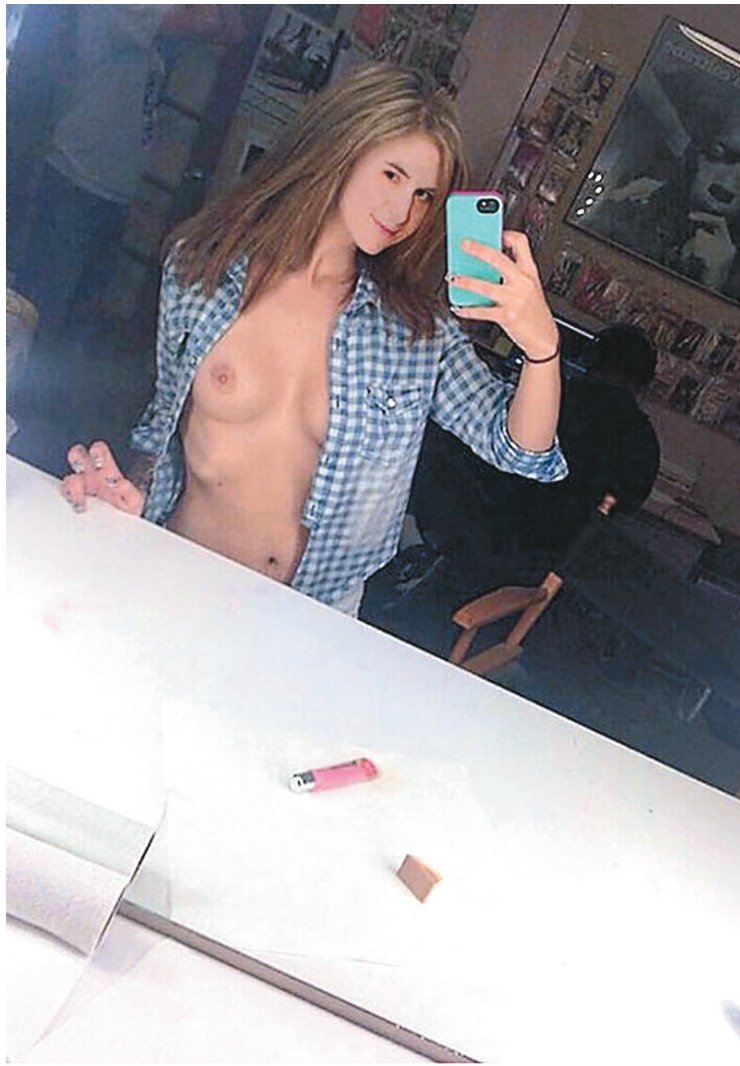
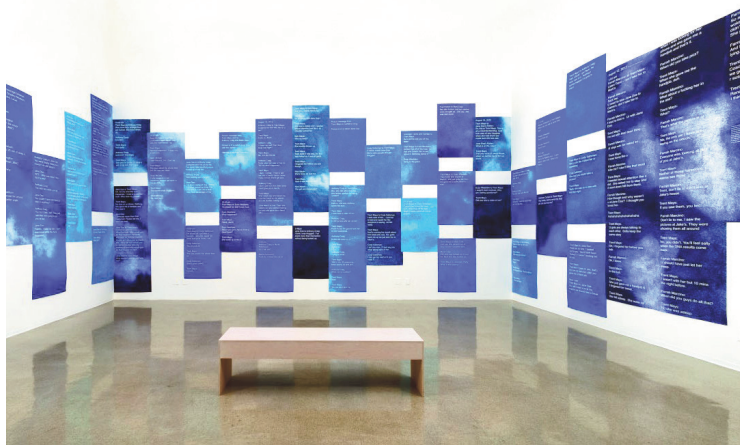


PHOTO TIRÉE DU SITE DE L'ARTISTE

Un nu des *400 Nudes* de Jillian Mayer (2014).

ROBERT WEDEMEYER

Andrea Bowers, *Courtroom Drawings*, 2014.

tent maintenant au musée, désincarnés, éthérés, sur un fond bleuté.

« C'est la première fois que les textos étaient admis comme preuve en cours, explique la commissaire. Comme les images de Jillian Mayer, ils mettent en question la notion de vérité liée aux images. [...] Ce que l'art fait — enfin j'espère que l'art présenté dans cette exposition le fait —, ce que l'art tente, c'est de nous présenter une autre manière de voir le monde tout en remettant en question les rapports au monde proposés par la technologie ou les médias. »

Critique/témoin

Le spectre d'Andy Warhol et des années 1960 hante cet univers, le nôtre. Au fond, la grande cassure qui nous définit encore vient de là. La figure tutélaire se concentre dans l'œuvre *End of Empire* (2011), une sculpture cinématique de **Simone Jones et Lance Winn** qui recrée et anime le plan statique de l'Empire State Building filmé par Warhol en 1964 pendant huit heures. L'œuvre référentielle, créée au dixième anniversaire des attaques du 11-Septembre, finit par évoquer les tours disparues de New York.

VERNISSAGE

CÉCILE CYR

2 novembre – 23 novembre

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

byrithique, fragile et criarde, rappelle comment les élites technopostindustrielles voient et façonnent le monde avec des phrases qui claquent comme des mots d'ordre commerciaux ou des slogans publicitaires. Du genre: « *Social media gives people an identity.* »

Pour la produire, Denny s'est fait inviter comme artiste en résidence à Munich. Les tableaux synthétisent les ateliers auxquels il a assisté. Le tout compose une sorte de journal de bord de l'expérience vécue, avec les faits rapportés fidèlement, comme le ferait tout bon reporter.

« Cette tendance aux œuvres artisticojournalistiques remonte à très loin, note la commissaire. *Goya sur la guerre, c'était déjà ça. L'art contemporain, peu importe à quelle époque, doit témoigner de son temps, des réalités, des luttes de pouvoir, etc. Mais pour moi, il ne faut pas parler de critique. Je préfère conserver ce terme pour une utilisation bien précise. Si trop d'art, ou presque, est décrit comme critique, il nous manque un mot pour décrire l'œuvre qui l'est vraiment. Je préfère parler de témoignages. Plusieurs artistes de cette exposition témoignent de la réalité du monde. »*

Des ordures de plus...

Très bien. Alors, le Suisse **Thomas Hirschhorn** témoigne féroce et crûment de la réalité des incessantes diffusions d'images cruelles par les médias. Son installation vidéo silencieuse *Touching Reality* (2012) dure un peu moins de 5 minutes. Une main féminine sélectionne et agrandit des images fixes sur une tablette électronique. C'est *La Presse +*, si l'on veut, mais en version gore.

Le florilège des horreurs, glanées surtout sur le Web, montre des scènes épouvantables, insupportables, « des ordures de plus sur le tas des objets de consommation de masse et du sensationnalisme », dit le texte de présentation.

« Ces images témoignent de l'éclatement de la médiasphère, ajoute la directrice Fortin. La télé ou les journaux n'ont plus le contrôle exclusif des images. Ils se retrouvent même à la remorque de ce qui se passe ailleurs, sur d'autres plateformes. Thomas Hirschhorn vient nous demander ce que font les médias et les citoyens de ces images horribles que l'on retrouve partout alors qu'il y a une décennie à peine on croyait encore que les images pouvaient changer le monde. »

La désensibilisation a donc remplacé la sensibilisation. Cette fois, Marie-Laure Robitaille a averti que les âmes sensibles devaient s'abstenir de se confronter à cette œuvre. Elle-même n'est pas retournée dans la salle de projection...

Le Devoir

ORCHESTRE DU CENTRE NATIONAL DES ARTS DE LA SCÈNE DE CHINE

Une présentation du Centre national des Arts du Canada

LÜ Jia, chef d'orchestre
Siqing LU, violon
Qigang CHEN: *Wu Xing (Cinq éléments)*
Gang CHEN, Zhanhao HE:

Concerto pour violon, *Les amants papillons*
DVOŘÁK: Symphonie n° 8 en sol majeur, op. 88

Maison symphonique de Montréal
jeudi 13 novembre | 20h
Billets en vente maintenant: osm.ca | 514 842-9951 | 1 888 842-9951

Commanditaire présentateur de la tournée au Canada de l'Orchestre du CNAS de Chine

Commanditaire officiel de l'Orchestre du CNAS de Chine

CENTRE NATIONAL DES ARTS NATIONAL ARTS CENTRE
La Canada en scène, Canada à leur stage

LE DEVOIR
CENTRE NATIONAL DES ARTS

Manuvie 中國銀行 BANK OF CHINA

chncpa.org/ncpao-tour

CINÉMA



REMSTAR

Jake Gyllenhaal sillonne la ville à la recherche d'images-chocs.

L.A. la nuit

Caméra au poing, Jake Gyllenhaal est avide de sang frais dans *Le rôdeur*LE RÔDEUR
(V.F. DE NIGHTCRAWLER)

★★★
Thriller de Dan Gilroy. Avec Jake Gyllenhaal, Rene Russo, Bill Paxton et Riz Ahmed. États-Unis, 2014, 117 minutes.

MANON DUMAIS

En cette ère où les chaînes télé tentent désespérément de renouveler leurs bulletins de nouvelles, avec des résultats parfois pitoyables, voire franchement ridicules, afin de préserver leur auditoire, *Nightcrawler* ne saurait tomber plus à point. Mais malgré sa brûlante actualité, ce premier long métrage de Dan Gilroy (coscénariste de *The Bourne Legacy* de Tony Gilroy) a un je-ne-sais-quoi d'un peu dépassé. De fait, dans cet univers glauque où l'éthique journalistique se révèle plus qu'élastique, on fait peu ou pas de cas des réseaux sociaux. Aurait-on ici recyclé un scénario vieux de 20 ans?

Sans emploi, Louis Bloom (Jake Gyllenhaal, halluciné) découvre par une nuit agitée le milieu des reporters télé couvrant les faits divers sanglants dans les bas-fonds de Los Angeles. Ayant observé le travail d'un loup aguerri (Bill Paxton, crédible), l'homme s'achète une caméra et se branche sur les fréquences radio de la police. Encouragé par une produc-

trice de télé assoiffée de cotes d'écoute (Rene Russo, impeccable), flanqué d'un jeune sans-abri (Riz Ahmed, touchant), il part alors à la cueillette d'images choquantes.

Si l'on se fie au personnage de Gyllenhaal, vampire urbain amoral et asocial, il semble bien que Gilroy porte peu la presse dans son cœur. Chez lui, le métier de journaliste a perdu ses lettres de noblesse et se trouve réduit à celui de chasseur d'histoires à glacer le sang. Exit le valeureux reporter épris de justice sociale et de vérité. Au-delà du constat cynique que le scénariste-réalisateur propose, sa réflexion sur la mutation des médias et sur l'info-spectacle s'avère cependant trop peu étoffée.

En revanche, Gilroy sait très bien comment maintenir l'intérêt du spectateur, qui prendra un malsain plaisir à suivre les tribulations nocturnes de cet être narcissique en quête de célébrité. D'une réalisation fébrile, d'une atmosphère oppressante, *Nightcrawler* s'avère au final un thriller bien troussé en forme de cauchemar éveillé où Gilroy s'amuse à tendre un miroir pas si déformé de notre société en mal de sensations fortes. Au public de choisir d'en rire ou d'en pleurer.

Collaboratrice
Le Devoir

UNE INVITATION
((SiriusXM))

COUP DE COEUR FRANÇO PHONE

6 AU 16 NOVEMBRE 2014
COUPDECOEUR.CA #CCF14

GAGNANT 2014
ÉVÈNEMENT DE L'ANNÉE

ALBIN DE LA SIMONE + SÉBASTIEN LACOMBE
L'ASTRAL 7 NOVEMBRE 20H

PATRICE MICHAUD + BARCELLA (FRANCE)
L'ASTRAL 8 NOVEMBRE 20H

DANIEL BOUCHER
CLUB SODA 12 NOVEMBRE 20H

ISABELLE BOULAY + JULIEN SAGOT + ANTOINE CORRIVEAU + STÉPHANIE LAPOINTE

BERNHARI + PHILIPPE B + PLUSIEURS AUTRES

ICI musique TV5 unis

Canada Québec Montréal

SOCAN sacem

LE DEVOIR

Manuvie 中國銀行 BANK OF CHINA

chncpa.org/ncpao-tour

CINÉMA

Sur les ailes d'un grand film

Une quête de gloire portée par une réalisation qui frôle le sublime

BIRDMAN

★★★★1/2

Réalisation : Alejandro G. Iñárritu. Scénario : Alejandro G. Iñárritu, Nicolás Giacobone, Alexander Dinélaris, Armando Bo, d'après une nouvelle de Raymond Carver. Avec Michael Keaton, Emma Stone, Edward Norton, Naomi Watts. États-Unis, 2014, 119 minutes.

ODILE TREMBLAY

Provant la suprématie et l'originalité de son talent, le cinéaste d'*Amores perros*, de *Babel* et de *Biutiful* démontre encore avec *Birdman* qu'il peut poser sa caméra n'importe où dans le monde en captant toujours l'âme de ce lieu et de ses habitants.

Dans cet hommage à New York doublé d'une réflexion profonde sur la célébrité, le Mexicain Alejandro G. Iñárritu cultive les tours de force, dont les plans-séquences en enfilade — l'un d'entre eux, avec le héros en caleçons traversant Times Square, est une pièce d'anthologie — et les merveilleuses percussions d'Antonio Sanchez, vieux complice d'Iñárritu, improvisant sa partition. Ajoutez les tons du film, où le fantastique côtoie le réalisme sans dire son nom, tout contribue à la force et à l'étrangeté de ce grand film expérimental.

Comme la plupart des metteurs en scène et cinéastes (de Fellini à Truffaut en passant par Louis Malle ou Polanski), Iñárritu, sur un scénario adapté d'une nouvelle de Raymond Carver, cède à la tentation de démonter la mécanique de la création, d'ouvrir la porte des coulisses où l'illusion se trame, avec des personnages de chair et d'os à moitié hystériques.

L'ego et la célébrité, thèmes de plusieurs films oscarisables de la saison (*Maps to the Stars*, *Nightcrawler*, etc.), sont également au centre de *Birdman*. Mais ici l'ego se manifeste à travers une voix, celle du superhéros que le personnage



La distribution de *Birdman*, incluant Michael Keaton et Naomi Watts, est dirigée par une main de maître, celle du cinéaste de *Babel* et d'*Amores perros*, Alejandro G. Iñárritu.

principal a joué dans une mégaproduction plusieurs années plus tôt — sa cote a baissé depuis — et qui le pousse à monter une pièce sur Broadway pour retrouver son étoile.

Michael Keaton, ancien Batman de Tim Burton, acteur

Birdman montre aussi à quel point Iñárritu peut se renouveler, explorer de nouvelles voies semées d'embûches

sur la touche aujourd'hui, endosse le rôle miroir de Riggan Thompson avec un brio d'enfer qui lui assurera une nomination aux Oscar. Son personnage, méprisé par ses proches, est télékinésiste (il peut déplacer les objets à distance), sans qu'on sache trop bien si ce don est réel ou fantasmé. Quant à son alter ego, le superhéros à plumes de ses prestations de jeunesse qui prend parfois sa place, il s'envole sur Manhattan et fait basculer l'action dans un monde onirique, avec une poésie pop qui crée l'enchantement.

Une grande partie de l'ac-

tion se déroule dans le théâtre new-yorkais, où rien ne va plus et où la fille en désintoxication du metteur en scène (Emma Stone, son meilleur rôle) furete partout, œil témoin et petite main qui aide son père, tout en le jugeant ringard et tout en flirtant avec un des comédiens de la pièce, le capricieux et « prima

donna » Mike Shiner (Edward Norton, parfait dans sa partition de talentueux imbuvable). Mais toute la distribution, dont Naomi Watts (la comédienne de la pièce, blonde de Mike Shiner) et Zach Galifianakis (le producteur), est dirigée d'une main de maître par Iñárritu comme au théâtre avec tous ces plans-séquences et ces prises uniques, fruits de mois de préparation. Sous la caméra en mouvement du brillantissime Emmanuel Lubezki (*The Tree of Life*, *Gravity*), le film — comme avant lui *Rope* d'Hitchcock — est conçu pour avoir l'air d'être tourné en une

seule prise avec coupes invisibles. *L'arche russe* de Sokourov l'avait fait sans trucage. Pas ici, mais les prouesses de Lubezki sont partout, épousant sur leur passage l'inquiétude, l'éblouissement, le rire, le sarcasme.

À *Birdman*, on reprochera certaines répétitions de concepts, mais nullement ses fulgurances de mise en scène. Sa plongée dans la psyché d'un homme prêt à tout pour retrouver la gloire (un épisode avec une critique éminente déterminée à avoir sa peau est particulièrement gratiné), son cynisme mais aussi son humour et son lyrisme additionnés aux prouesses techniques et au jeu admirable de Michael Keaton, en font le grand film américain de cette saison pré-oscarienne. *Birdman* montre aussi à quel point Iñárritu peut se renouveler, explorer de nouvelles voies semées d'embûches, sans perdre son acuité à dépeindre les délires de nos sociétés contemporaines.

Le Devoir



Ceci est un bon film

Le premier long métrage de Patrick Gazé dénote un réel talent d'écriture et de direction d'acteurs

CECI N'EST PAS UN POLAR

★★★★1/2

Réalisation, scénario et montage : Patrick Gazé. Avec Roy Dupuis, Christine Beaulieu, Sylvie Boucher, Roc LaFortune, Guildor Roy, Guillaume Laurin, Lise Castonguay, Denis Trudel. Québec, 2014, 119 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

André est un chauffeur de taxi sans histoire. Ou plutôt, avec une histoire, mais qu'il préférerait oublier. Son ex-conjointe, qui reporte un second mariage depuis plusieurs années, lui court après pour lui faire signer les papiers d'un divorce qu'il n'a toujours pas digéré. Son fils, la vingtaine intoxiquée, n'a guère de temps à lui consacrer. On pleurerait presque sur le sort d'André, mais voilà, il se trouve que cet homme-là est un « maudit bougonneux ». Entre dans son taxi, puis dans sa vie, Marianne, la trentaine, une gueule d'atmosphère, un passé de mystère.

Sur une prémisse étonnante rendue crédible par le naturel des interprètes, le cinéaste Patrick Gazé

bâtit une intrigue empruntant au film noir uniquement pour mieux en détourner les figures et les motifs, avec anti-héros se muant en héros, femme fatale se révélant blessée mais franche, et victime s'avérant finalement coupable (en quelque sorte), sans parler du ton passant du sombre au lumineux.

Sans trop en révéler, disons que le scénario de Patrick Gazé comporte son lot de développements inattendus, mais toujours vraisemblables dans le contexte, celui-ci évoqué avec force précision par l'auteur et son directeur photo Jean-François Lord. On mentionnait d'entrée de jeu l'absence complète d'affectation

des comédiens : cela participe du même souci de vérisme. Ainsi le cinéaste a-t-il réussi à tirer de tout son monde un jeu très juste.

Têtes d'affiche du film, Roy Dupuis et Christine Beaulieu partagent une chimie manifeste, brûlante. Il est là, mélange de stoïcisme mâle et de nuances cachées, tout charisme dehors ; elle ne bronche pas, tenant son bout d'écran sans effort, toute de présence et de fermeté tranquille. D'abord instinctive, presque animale, leur relation gagne en sensualité, en complicité, et chaque étape, jamais soulignée, existe d'abord grâce au talent conjugué de ces deux-là.

Comédien à part, Roy Dupuis, en particulier, propose là l'une de ses meilleures compositions. Car c'en est une. En effet, de *Séraphin : un homme et son péché* à *Maurice Richard*, de *Being at Home with Claude* à *J'ai serré la main du diable*, on l'a rarement vu camper un « gars ben ordinaire », pour citer le poète. Même son romantique mais fuyant *Filles de Caleb* accéda d'office à un statut iconique. Immergé dans la peau

de ce type somme toute banal, Roy Dupuis parvient à contenir son aura de star afin que l'illusion fonctionne. Ce peut sembler trivial, ce ne l'est point.

On ne s'étonne guère, dans les circonstances, que Patrick Gazé ait succombé à la tentation de faire durer quelques scènes ; moments qui, en eux-mêmes, sont réussis, mais qui, dans l'ensemble, alourdissent le rythme. Ainsi certaines longueurs plombent-elles le milieu du film, mais le dernier tiers se resserre et culmine avec un dénouement franchement irrésistible. Non, ceci n'est pas un polar, mais c'est un sapré bon film.

Le Devoir

La chute des étoiles

MAPS TO THE STARS (LA CARTE DES ÉTOILES)

★★★★ 1/2

Réalisation : David Cronenberg. Scénario : Bruce Wagner. Avec Julianne Moore, John Cusack, Mia Wasikowska, Olivia Williams. Canada, 2014, 91 minutes.

ODILE TREMBLAY

Il y avait longtemps que David Cronenberg n'avait pas touché dans le mille. Encore moins avec son film précédent, le très échevelé *Cosmopolis* tourné à New York, qui abordait des thèmes voisins à ce *Maps to the Stars*, mêlant la gloire et le chaos. Or, à travers une satire de la machine à rêves et l'évocation d'un incendie qui l'a réduite en cendres, sa griffe acérée perce l'écran de ce rayon unique qui tue avec une maîtrise glacée les monstres par lui enfantés.

Très cronenbergien, quoique adaptant l'univers d'un autre à l'instar de ses films récents, *Maps to the Stars* livre bataille au cœur de la boîte à illusions, Hollywood, et y entrecroise des destins avec une implacable efficacité doublée d'un humour noir décapant, sans pitié. Inceste, assassinat, trahisons, narcissisme sans scrupules, appât du gain exacerbé, cruauté sadienne, corruption en nappe d'huile : le portrait de famille de la capitale du cinéma est celui de *The Addams Family* servi au vitriol scénaristique du *Player* de Robert Altman.

Rappelons que ce film choral a valu à l'actrice américaine Julianne Moore le prix mérite d'interprétation féminine au dernier Festival de Cannes. La rousse actrice y interprète, en totale possession d'un talent de maturité, une star sur le retour au nom de guerre d'Havana Segrand. On n'est pas

dans *Sunset Boulevard*, auquel le film se réfère. Son étoile brille encore mais amorce un déclin. D'où l'envie, l'ambition froissée de la dame, elle-même fille de star et écrasée par le fantôme de cette mère qui l'a molestée enfant et lui a volé la vedette d'outre-tombe, sa carrière durant. Ajoutez son gourou de psycho pop (John Cusack, un concentré de machiavélisme doucereux) qui masse et console des acteurs et accroche son ego sur la pyramide de leurs névroses.

Le *name dropping* règne en maître. On est à Los Angeles, après tout. Et le scénariste, Bruce Wagner, y a toujours vécu. Tous les dialogues seraient, assure-t-il, authentiques. La célébrité et la richesse enfantent les monstres. La morale un peu appuyée du film, avec métaphore du feu destructeur, se veut formelle.

Agatha, la jeune fille au visage en partie brûlé (Mia Wasikowska, toujours impeccable



Julianne Moore

ble) qui arrive en ville, a tout d'une héroïne de Cronenberg. Le cinéaste de *Crash* et de *Videodrome* cultive les corps marqués, couturés. Celui d'Agatha, ange de la mort esthétiquement défiguré, les mains toujours gantées cou-

vrant ses cicatrices, vient assouvir une vengeance de famille. Agatha entre au service de la star, figure par laquelle l'action rayonne. Le fils du gourou, Benjie, monstre de cynisme à 13 ans bien sonnés (Evan Bird, étonnant), car vedette d'une série bidon mais populaire, écrase ses concurrents comme des fourmis et enfle les horreurs avec une perfidie sans nom. L'ex-vampire Robert Pattinson, puis vedette de *Cosmopolis*, est réduit ici à un rôle de chauffeur de limousine, amant d'Agatha manipulé par Havana.

Allégorie du vide, qui débordé du cadre d'Hollywood, à travers une mise en scène de rigueur, des répliques aiguës comme des lames, une drôlerie omniprésente (un prix Génie servira d'arme meurtrière), des images souvent magnifiques, de fantômes entre autres, *Maps to the Stars* y infiltre le poème *Liberté* de Paul Eluard, incongru par sa quête d'absolu à jamais ici perdue.

Le Devoir



Christine Beaulieu joue Marianne, une femme énigmatique qui se liera avec le personnage antipathique du chauffeur de taxi.

EXCENTRIS

MAPS TO THE STARS (LA CARTE DES ÉTOILES)
DAVID CRONENBERG - 111 MIN. - (v.o.stf.)
PRIX D'INTERPRÉTATION POUR JULIANNE MOORE - CANNES 2014

ET AUSSI À L'AFFICHE :

CECI N'EST PAS UN POLAR
— PATRICK GAZÉ

ST. VINCENT
(v.o.stf.) — THÉODORE MELFI

L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT
— JEAN-MARIE ET ARNAUD LARRIEU

MOMMY
— XAVIER DOLAN - PRIX DU JURY - FESTIVAL DE CANNES 2014

ACHTUNG FILM ! PRÉSENTE :

TWO LIVES
— GEORG MAAS — JEUDI 6 NOVEMBRE À 19H

BILLETTERIE : 514 847-2206

3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR CINEMAEXCENTRIS.COM

L'HOMME QU'ON AIMAIT TROP
CATHERINE DENEUVE GUILLAUME CANET ADELE HAENEL
« TECHNIQUE TRANSCENDE LE MYSTÈRE DE L'AFFAIRE LE ROUX »
SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES

★★★★★ GALA

« PASSIONNANT DE BOUT EN BOUT, LE FILM PEUT COMPTER SUR DES ACTEURS AU TOP... »
TF1 NEWS

★★★★★

« UNE MAÎTRISE CHIRURGICALE... »
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

★★★★★ LA PRESSE

LE CLAP QUARTIER LATIN PONT-VIAU 16 BOUCHERVILLE LE FORUM 22

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!